

Brotherhood

Pierre Pageau

Numéro 322, avril 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

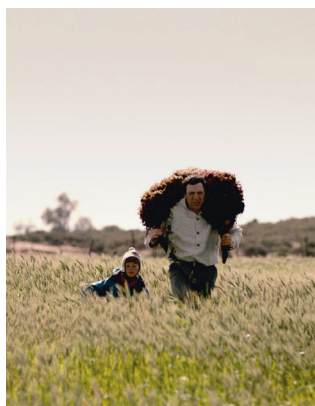
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pageau, P. (2020). Compte rendu de [Brotherhood]. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 50–50.



Brotherhood

Brotherhood, coproduction entre la Tunisie (pays d'origine de la réalisatrice Meryam Joobeur) et le Québec (compagnie Midi la nuit, de Gracia Turgeon), est un court métrage qui se sert des moyens du cinéma pour nous atteindre. Il y a un sujet, un drame, avec ses personnages, son décor, un lieu physique, voire géophysique. Mais le travail sur l'image, le son (beaucoup) et le montage, confère à ce film toute sa valeur. Dès le premier plan, c'est le son (le vent) qui domine. Au cœur du scénario se retrouve, principalement, le rapport difficile entre un père (paysan tunisien) et son fils. Le fils (prodigue?) revient à la maison après avoir milité dans l'État islamique (instauration d'un califat et de la charia). Le père n'a jamais accepté cet engagement. De plus, ce fils revient avec une épouse enceinte, et qui devra avouer aux beaux-parents que leur fils n'est probablement pas le père; elle a subi de nombreux viols alors qu'elle était sous le joug de l'État islamique. Ce problème des «revenantes» constitue donc une sorte de récit parallèle. Au cœur des deux récits, il y a également un grave problème de compréhension. De plus, par un travail exemplaire, massif, sur la bande sonore est créée un univers propre, celui, fréquent, du thème du désert et du vent: la Tunisie comme pays de grandes bourrasques et de sable. Est-ce que cette sécheresse et la nature déteignent sur les rapports humains? *En attendant le bonheur* (de Sissako) a fait aussi du désert et du vent un personnage important, avec beaucoup de poésie et de symbolisme. Un jury étudiant, lors du 4^e festival Plein(s) écrans(s) lui a décerné son prix.

PIERRE PAGEAU

Goodbye Golovin

«**Nous jouons** nos rôles et les gens regardent. Tu penses qu'en changeant de public, tu vas changer qui tu es?» Les mots de Masha résonnent encore dans la tête de Ian Golovin, lui qui semblait prêt à quitter sa banlieue ukrainienne, le lendemain du décès de son père. Ce moment charnière, qui en dit long sur cette génération de l'image, coincée dans un pays qui cherche aussi à se tailler une place à côté du géant russe, le cinéaste québécois Mathieu Grimard l'a magistralement mis en scène dans son somptueux *Goodbye Golovin*. Fort de ses multiples expériences en pub et en clip, impossible de douter que l'autodidacte Grimard parle parfaitement le langage cinématographique. Il faut avoir vu ses courts précédents, *Fleurs*: *Between Us Two* et *Gomme*, pour mesurer à quel point il maîtrise la composition de ses plans, jouant à sa guise avec la lumière naturelle et les multiples filtres de couleurs. Dans *Goodbye Golovin*, il ajoute un sens intuitif du récit, qui se nourrit autant de la rondeur d'une structure pour illustrer le questionnement de son personnage, que de l'écho de la pièce *Roi Lion* de Fouki comme d'un appel à prendre le large. Et ce visage, celui d'Oleksandr Rudinskiy, nez abîmé, haut perché sur ses jambes échasses, une gueule que la caméra embrasse, fils illégitime de Vincent Cassel s'il avait grandi dans l'une de ces tours sans nom. Son sourire sera le plus précieux des cadeaux, et nous resterons éblouis devant ce portrait d'une grande justesse, d'une jeunesse qui veut encore rêver. N'ayons pas peur de l'écrire, *Goodbye Golovin* est de la trempe des récents *Fauve* et *Brotherhood*. S'envolera-t-il lui aussi pour Hollywood en février l'an prochain? Mathieu Grimard à tout le talent pour séduire les regards qui croiseront le sien.

DANIEL RACINE

